





G 30
0

ELÉMENTS
ET
PROGRÈS
DE
L'ÉDUCATION.

ELÉMENTS

ET

PROGRÈS

DE

L'ÉDUCATION.



LES

FLAMENS

DE

EDUCATION



AMSTEDAM

1794

MOORE



VIRTUTIS ENCOMIUM,
GLORIAM PARIT,



ILLUSTRE MORTE,

Comme je présume que per-
sonne ne devinera qui vous êtes,
je ne serai soupçonné, ni d'inté-
rêt, ni de flaterie, dans tout ce
que je vai dire de vous ; & je
jouirai de la satisfaction d'expo-
ser au Public ce que j'ai connu de
vos vertus, sans craindre votre
modestie, qui m'a si souvent rete-
nu. J'offre à votre mémoire
l'extrait d'un plus grand Ou-
vrage,

E P I T R E.

vrage, dont la douleur de votre perte, & les effets qu'elle a produits, ne m'ont pas permis la continuation.

C'est l'abrégé d'une partie des choses que je vous ai vu pratiquer avec cet air de noblesse & d'élevation, qui caractérisoit jusqu'à vos moindres actions; & comme c'est à vos propres mœurs que je dois mes réflexions, il est juste que je vous en fasse l'hommage.

Oui, **MADAME**, c'est d'après vous que je me suis formé des idées justes de toutes les vertus, & des moyens de plaire sans que l'amour-propre les four-

E P I T R E.

fournisse. Vous m'avez fait voir comment on peut concilier la jeunesse & la raison, la fortune & la sensibilité, les graces avec la modestie, la finesse de l'esprit avec la simplicité, la sublimité des sentimens avec la naïveté ; enfin, c'est en vous que j'ai vu la politesse sans fadeur, la dignité sans orgueil, & la religion sans foiblesse. J'omets bien d'autres traits, & je supprime un nombre infini de circonstances qui seriroient à en prouver la réalité, crainte que le portrait ne ressemblât trop, & que par là mon secret ne fût trahi.

ILLUSTRE MORTE, re-

RRR

* 4

cevez

E P I T R E.

cevez mes vœux, jouïſſez de vo-
tre glorieux repos, & plaignez-
moi d'être encore ſur la Terre
depuis que vous n'y êtes plus.



P R E.

P R E F A C E.

TANT de Grands-hommes ont traité de l'Education, tant d'autres pratiquent leurs maximes avec succès, que ce seroit au moins un Ouvrage de surérogation, que d'oser écrire sur cette matière. On ne peut qu'exhorter à suivre les principes du célèbre *Fénélon*, & de l'illustre *Rollin*. On peut y ajouter la solidité des réflexions de Mrs. *Locke* & *Crouzas*, sans oublier la fine pénétration de Madame la Marquise de *Lambert*, si propre à augmenter
les

P R E F A C E.

les lumières dans les découvertes du cœur-humain.

Mon petit Ouvrage est un recueil de réflexions & de pratiques journalières. L'élévation & la sublimité de génie des Auteurs que je viens de citer, ont dû à peine leur permettre de les appercevoir : cependant, comme ces pratiques sont sensibles dans la Société, j'ai cru devoir les exposer dans la forme d'un manuel : c'est au Public à décider de sa valeur, je ne puis que lui répondre de mes bonnes intentions.

T A.

T A B L E
DES
ARTICLES.

ARTICLE PREMIER.

NE faites à autrui que ce que vous voudriez qu'on vous fit.	2
ART. II. Des Visites.	7
ART. III. De la Table.	15
ART. IV. De la Parure, & des Habits.	18
ART. V. Des Spectacles.	20
ART. VI. Du Feu.	24
ART. VII. Des Promenades.	27
ART. VIII. De l'Etude & du Choix des Livres.	30
ART. IX. De l'Esprit de Société.	32
ART. X. De la manière dont un Jeune-homme doit s'entretenir avec les Etrangers.	35
ART. XI. De la Générosité.	38
ART. XII. De la Timidité.	40
ART. XIII. Des graces extérieures du Corps.	42
ART.	

TABLE DES ARTICLES.

ART. XIV. <i>De la Discretion.</i>	44
ART. XV. <i>De la Complaisance, de la Flaterie, & des Louanges.</i>	46
ART. XVI. <i>Du respect dû aux Gouvernemens.</i>	50
ART. XVII. <i>Du Point-d'honneur.</i>	55
ART. XVIII. <i>De la Religion.</i>	59
ART. XIX. <i>De la Superstition.</i>	63

Fin de la Table.

LES

LES
E L É M E N S
D E
L'ÉDUCATION.



A Politesse est si essentielle au galant-homme, que sans elle on a de la peine à le souffrir dans la société. Quelques qualités qu'il ait d'ailleurs, elle est, pour ainsi dire, le coloris de la science & des vertus; elle prévient d'abord en faveur de celui qui l'exerce. Je n'entens pas, par politesse, cette affectation de ne rien faire, ou de ne rien dire, qui ne soit recherché; c'est ce qui constitue le précieux. Je n'entens pas non plus une certaine contrainte de l'esprit & du corps, qui donne, à l'un, un air gauche, plutôt qu'il n'en corrige les défauts;

A fauts;

fauts ; & qui force les expressions de l'autre, & communique, pour ainsi dire, une attitude forcée aux pensées. La politesse Françoisse consiste à imiter la belle Nature ; elle est simple, noble, modeste, & cependant sublime ; elle donne le ton à toutes nos paroles, & à toutes nos actions ; elle prend sa source dans le cœur : quand il est droit & sincère, l'esprit n'a presque point de peine à lui ressembler, & c'est de leur intelligence que se forme ce qui s'appelle politesse ; &, selon les apparences, ce que les Romains appelloient *urbanité*.

ARTICLE PREMIER.

Ne faites à autrui que ce que vous voudriez qu'on vous fit.

Cette maxime qui sert de base à la Morale, est aussi le principe de la véritable Politesse. Quoiqu'il y ait des occa-

occasions où l'on peut blesser la politesse sans offenser la morale, il est cependant bien rare que la grossièreté ne soit voisine d'un défaut ou d'un vice. Pour peu qu'on veuille réfléchir, je pense qu'on conviendra de ce que j'avance; & l'on sera surpris qu'une proposition qui aura d'abord paru un paradoxe, acquière dans la suite tous les avantages de la vérité.

Il faut d'abord qu'un jeune-homme qui commence à entrer dans le monde, se regarde comme un nouveau venu, & qu'il se dispose pendant quelque tems à ne se croire que comme le dernier d'une grande famille. J'ose dire qu'il doit des égards à tout le monde; & la science qu'il doit apprendre, c'est de savoir mesurer ces égards selon les différens ordres qui distinguent les hommes.

Ce qui le frappera d'abord dans la société, c'est la différence des deux sexes. Il faut que de très bonne heure il connoisse la manière dont il doit en user

avec les Femmes ; ce sont elles qui polifent nos mœurs ; & la façon décente dont on doit toujours en ufer avec elles, contribue, plus que tous les préceptes, à donner, à notre esprit & à nos discours, cette tournure délicate qui distingue le galant-homme de l'homme grossier.

Quoiqu'il y ait des Moralistes plus timides qu'expérimentés, qui regardent le commerce des Femmes comme dangereux, je crois pouvoir dire, fans blesser le respect que je leur dois, que, comme il est impossible de vivre dans la société fans connoître les Dames, il est plus avantageux & plus raisonnable qu'un jeune-homme aprenne à distinguer celles qu'il doit rechercher, qu'à tenter toute sa vie de combattre un penchant que l'Auteur de la Nature ne nous a pas donné comme un funeste présent.

Il y a donc des distinctions à faire entre les Femmes, comme entre les Hommes : & de même que la prudence nous

enseigne à ne rechercher que les hommes vertueux, elle doit nous conduire dans le choix des femmes. Il est vrai que leurs charmes sont puissans, mais leurs vertus en sont plus aimables. Ce qui fait l'erreur de la jeunesse, c'est qu'elle décide avec trop de précipitation, & qu'elle juge bon ce qui lui paroît beau; au-lieu que l'expérience apprend que le beau n'est que l'enchassure, & qu'il peut y avoir du poison sous des fleurs: par conséquent il faut marcher avec discrétion dans le pays des enchantemens, & ne se point livrer avant que de bien connoître.

Ces propositions générales étant une fois établies, j'entre dans le détail, & je soutiens que l'amour-propre des jeunes-gens, mal entendu & fausement développé, est la source de toutes les fautes qu'ils commettent dans le monde, quand ils n'ont pas reçu une bonne éducation, ou qu'un mauvais penchant n'a pu être subjugué par les conseils &

par les maximes d'un sage Gouverneur.

Il est de l'intérêt d'un jeune homme d'être aimé & recherché : il est donc de son intérêt de connoître & d'employer les moyens les plus propres à procurer l'effet qu'il desire. Or, de tous les moyens, la politesse est le plus efficace. En quoi consiste-t-elle? Dans la manière de faire & de dire tout ce qu'on fait & tout ce qu'on dit ; c'est une espèce de vernis qui donne un air agréable à toute notre personne : mais, comme elle a un nombre infini de nuances fines, que le seul usage du monde fait appercevoir, je ne caractériserai ici que celles dont la teinte est si forte, que, lorsqu'elle est négligée, les yeux des autres en sont scandalisés.

Pour donner une espèce d'ordre à ce petit Traité, je vai parcourir les divers lieux & les diverses situations où se trouve d'abord un jeune-homme, & faire des remarques sur ce qu'il doit observer.

A R-

ARTICLE II.

Des Visites.

LEs Visites sont des actes ou de devoir, ou de bienfaisance, ou de pur loisir : elles se font, ou chez nos proches, ou chez nos supérieurs, ou chez nos égaux, ou chez nos inférieurs.

Elles se font aussi, ou pour féliciter une personne sur un avantage qui lui est arrivé, ou pour marquer la part qu'on prend à un malheur qu'elle aura essuyé.

Il y a des remarques à faire sur toutes ces espèces de visites. Dans celles de devoir, comme il est à présumer qu'elles se font à des proches, ou à des supérieurs, ou à des personnes qui nous ont prévenu, un jeune-homme bien élevé doit faire voir dans la manière de se présenter, un certain air de sagesse qui se concilie très bien avec quelques nuances d'enjouement.

A 4

Car

Car je veux qu'on ait toujours ce qu'on appelle la physionomie ouverte. Il faut bien distinguer cet air de celui d'évaporation & d'étourderie, qui est si commun aujourd'hui. Rien n'est si ridicule à un jeune-homme, que de se montrer avec cette joie peu mesurée; c'est une familiarité rebutante, que les personnes d'un certain âge & d'un certain rang prennent pour présage d'un esprit peu solide; elles s'y trompent rarement. Je n'aime pas davantage un air sombre, & qu'on peut regarder comme impoli, puisqu'il laisse soupçonner que la visite du jeune-homme l'ennuye d'abord. Dans tout cela, il ne faut qu'être simple & naturel, avoir le cœur droit; &, comme je l'ai déjà dit, l'esprit & les manières feront bientôt d'intelligence.

Quand le jeune-homme se fera présenté avec cet extérieur décent que je desire, s'il se trouve seul avec la personne qu'il est allé voir, il répondra avec précision aux différentes questions qu'on

qu'on lui fera. Il sera attentif à faire choix des meilleurs termes ; & , s'il a de l'esprit, il trouvera le moyen de faire sentir, sans trop d'affectation, combien il est touché de l'intérêt que paroît prendre à lui la personne avec laquelle il a l'honneur de converser. Quand il croira que le moment de s'en aller sera venu, il se lèvera avec politesse, c'est-à-dire, ni trop brusquement, ni trop lentement ; car il faut que ce départ n'ait l'air ni d'un enthousiasme, ni d'une langueur. Quant à la longueur de la visite, elle se mesure sur la qualité de la personne, & sur l'heure du jour. Si c'est un homme dont les occupations doivent ses momens à l'État ou au Public, & que ce soit le matin, on doit être court, car on doit présumer que les heures lui sont précieuses. Si cependant cette personne assuroit le jeune-homme qu'il peut en sureté rester davantage, & que son entretien parût lui faire quelque plaisir, il prolongera un peu par déférence ; &

crainte de paroître impatient de sortir, alors il pourra glisser agréablement, qu'il se flate que la personne a assez de bonté pour lui, pour l'avertir du moment qu'il pourra s'en aller. C'est-là de ces instans où l'esprit d'un jeune-homme peut se développer, par les jolies choses qu'il est en circonstance de placer.

Si la personne qu'on visite est de condition égale, l'abord fera cependant le même; mais, un moment après, le jeune-homme pourra mettre dans ses manières un peu plus de vivacité, & de cette aimable familiarité que la joie discrète fait naître. Cette visite se mesure sur le tems qu'on peut y employer sans manquer à ses propres occupations, & sans être à charge à ceux qu'on visite.

Je suppose que le jeune-homme fasse visite à son inférieur, je veux que sa politesse se tourne en affabilité, & que, loin de faire appercevoir à l'autre sa supériorité

périorité, il emploie au contraire dans ses discours les termes les plus propres à lui faire connoître qu'il seroit charmé de lui être bon à quelque chose: en un mot, il ne doit rien négliger pour rapprocher la distance que le hazard de la naissance ou de la fortune a mise entre eux.

C'est ici le tombeau de l'orgueil que je propose, pour ramener le jeune-homme à la vérité; car, d'institution divine, tous les hommes étoient égaux.

Pour réduire en maximes, ce que je viens de dire.

1. La visite de devoir se fait d'un air respectueux.
2. Celle de cérémonie, avec civilité.
3. Et celle de pur loisir, avec une honnête familiarité.

Il s'agit présentement du motif des visites. Si c'est pour féliciter une personne sur quelque avantage, ou sur quelque grade d'honneur, il faut avoir
dans

dans les yeux une certaine joie, qui annonce que nous partageons bien sincèrement celle de cette personne. Au contraire, si c'est une visite à l'occasion de quelque désastre, il est décent que notre physionomie soit d'accord avec nos sentimens : & , dans toutes ces occasions, le cœur doit donner le ton à l'extérieur. Rien ne seroit plus impoli, qu'une visite de condoléance avec un air satisfait, & des manières enjouées.

Il y a deux autres espèces de visites ; l'une, quand un jeune-homme est admis dans un cercle d'hommes seulement, ou de femmes, ou des deux sexes ensemble, car tout cela se rencontre dans la vie ; ou lorsqu'un jeune-homme est admis seul dans la chambre d'une Dame.

Dans la première circonstance, il doit se présenter d'un air modeste & noble en même tems ; éviter sur-tout la démarche affectée & présomptueuse des petits-mâtres. Après sa révérence fai-

te

te au principal de l'assemblée, & aux autres personnes, d'une manière marquée quoique générale, il doit, par politesse, abrégé tout cérémonial, & prendre d'abord le siège qui lui a été présenté, aiant attention à ne prendre celui de personne. Ensuite, il doit, par son silence, se mettre au fait de la conversation; &, supposé qu'elle fût du ressort de ses connoissances, il doit s'abstenir de dire son sentiment, à moins qu'on ne le lui demande, supposant même que la personne qui parle parût n'avoir pas raison. Il faut qu'un jeune-homme sache sacrifier à la gloire d'être poli, la fausse gloire de vouloir briller: une compagnie lui saura plus de gré de ce sacrifice, que d'avoir montré de l'esprit par pure ostentation. Il y a toujours des circonstances suffisantes pour faire connoître aux autres, que ce n'est pas manque d'être instruit qu'il a préféré le silence à la contrariété d'opinion qui sied si mal, sur-tout à la jeunesse.

Lors-

Lorsqu'un jeune-homme a resté suffisamment dans ce cercle , pour ne se montrer ni impatient , ni importun ; & qu'il aura prouvé par la tournure de ses discours , qu'il n'est ni indiscret , ni médisant ; il faut qu'il sorte *incognito* , autant qu'il est possible , pour n'obliger personne , & sur-tout le Maître ou la Maîtresse de la maison , à se déranger : c'est aujourd'hui un usage général chez ceux qui savent vivre.

Si un jeune-homme est admis à la conversation d'une Dame , soit dans sa chambre , soit à sa toilette , il faut qu'il fasse remarquer par la décence de son maintien , & par la délicatesse de ses expressions , qu'il n'est pas indigne de cette faveur. Je ne lui dis pas de faire le galant , mais de se montrer ce qu'on appelle un galant-homme ; choses qu'un jeune-homme confond aisément , & qui sont cependant aussi éloignées que le ridicule l'est de la bienséance. La conversation doit être mesurée ; & le jeu-
ne-

ne-homme doit s'affujettir au ton que la Dame lui donnera , sans s'émanciper à vouloir le donner. Il faut enfin que les impressions qui resteront de lui dans l'esprit de cette Dame , soient de nature à le faire recevoir une autre fois avec cette affabilité , & cette espèce de confiance , qui ne s'accordent qu'aux cœurs & aux esprits bien faits.

ARTICLE III.

De la Table.

LA première observation que doit faire un jeune-homme lorsqu'il va se mettre à table , c'est de ne s'y placer que lorsqu'il aura remarqué qu'il n'y a plus que lui qui ne le soit pas : sur-tout il aura grande attention que les Dames le soient , & les personnes principales. Si le Maître , ou la Maîtresse de la maison , poussent la politesse jusqu'à lui
 vou-

vouloir donner une place distinguée, il fera la résistance que sa modestie & sa sensibilité à cet honneur lui inspireront: mais si après cela on lui désigne toujours la même place, il la prendra, crainte qu'une trop longue opposition ne devînt à charge. Il est à remarquer que ces sortes de complimens se doivent faire sans trop d'affectation, & avec une certaine légèreté d'esprit, qui donne de la grace aux choses même indifférentes. Quand il sera placé, il aura soin de manger proprement & sans avidité; il sera attentif à ce qu'on lui offrira, pour accepter ou pour refuser à propos & sans distraction; il se gardera de faire appercevoir que tel mets n'est pas de son goût: si cependant il en accepte quelqu'un qui lui répugne, après en avoir essayé, un instant après, sans même le laisser soupçonner, il changera d'affiette. Lorsqu'il demandera quelque chose à un domestique, il le fera modestement, sans trop élever sa voix; il lui suffit

fuffit d'être entendu ; & il ufera toujours de termes honnêtes , même avec fes propres domestiques. Il observera encore qu'un jeune-homme doit rarement se donner la liberté de boire à la fanté de personne : & , comme on ne le doit point à l'égard des personnes supérieures , alors le même respect qui en a empêché , ne permet pas de saluer les autres : l'usage contraire n'est admis qu'entre personnes égales & familières.

Quant aux propos de table , il sied bien à un jeune-homme d'être circonspect : & si quelqu'un égaye un peu la conversation , il ne doit paroître y prendre part qu'avec retenue.

Il seroit à souhaiter qu'un jeune-homme aprît à couper & à servir ; il lui convient de savoir épargner cette peine aux Dames sur-tout : mais , quand il le saura , il faudra bien qu'il se garde de la ridicule émulation de vouloir couper par préférence pour montrer son adresse ; elle dégénéreroit en puérile ostentation.

B

Je

Je crois inutile de dire à un jeune-homme bien né , qu'il doit résister aux empressemens qu'on pourroit avoir de lui offrir souvent du vin : heureusement ce mauvais goût & cette vicieuse méthode font passés. Si on salue notre jeune-homme à table , il doit remercier avec beaucoup d'attention : il doit encore s'observer sur son maintien , sur sa manière de boire & de manger ; éviter les attitudes contraintes : car il y a une sorte de grace à faire les choses les plus communes , qu'il faut tâcher d'imiter & de se rendre naturelles.

ARTICLE IV.

De la Parure, & des Habits.

NOn seulement la propreté est convenable à un jeune-homme , mais elle est essentielle. On ne doit rien présenter à la société qui puisse lui être désagréable.

agréable , ni qui lui répugne. Le peu de soin qu'une personne a d'elle-même, est, ou une paresse, ou un mépris des autres : l'un & l'autre sont un vice. Il y a bien de la différence entre l'amour de la propreté, & celui du luxe des habits. Un jeune-homme doit être mis de bon goût, sans recherche ni affectation; & s'il est de naissance à être vêtu magnifiquement, il ne doit tirer aucune vanité de cet éclat extérieur; cela ne feroit qu'annoncer un mérite bien mince. C'est par les qualités du cœur & de l'esprit qu'un jeune-homme doit chercher à se distinguer; & il doit toujours être persuadé, que l'avantage d'être bien vêtu, peut être partagé avec des personnes auxquelles il ne voudroit pas ressembler. Il ne faut point donner aux choses plus de prix qu'elles n'en ont. Être vêtu, est une nécessité de la misère humaine, & l'on ne doit pas tirer de l'orgueil de la misère même. Il est de plus important, qu'un jeune-homme sache qu'il est

juste de sacrifier le prétendu plaisir d'être richement vêtu, à la modestie de l'être un peu moins, pour être en état de vé-
tir celui qui ne l'est point du tout.

ARTICLE V.

Des Spectacles.

IL ne m'appartient pas de traiter l'article des Spectacles en Théologien, encore moins en Casuiste: mais comme il est à présumer, qu'indépendamment de ma façon de penser, un jeune-homme aura peine à se défendre de cet attrait, je me reffrains à lui donner quelques préservatifs, & à lui inspirer des réflexions, qu'il fera lui-même quand son esprit sera plus formé. J'ajouterai encore la décence qu'il faut avoir dans ces assemblées publiques, & ce qu'il faut observer pour ne point s'attirer de ridicule.

Pré-

Prémièrement, un jeune-homme doit favoir qu'il ne doit point occuper le devant d'une loge au préjudice d'aucune Femme; il s'exposeroit au murmure du parterre, outre la faute qu'il commettrait contre la politesse.

Il faut qu'un jeune-homme soit en garde contre l'esprit de décision; qu'il soit attentif à l'intrigue de la Pièce, & qu'il réserve l'impression qu'elle aura faite sur lui, pour en faire part aux personnes qui sont intéressées à la réputation de son jugement, & qui sont en état de le ramener s'il s'égare: c'est à cette modestie & à cette docilité qu'il fera redevable, avec le tems, de cette sagacité & de cette justesse qui le feront distinguer un jour. Rien n'est si commun que d'entendre décider souverainement de jeunes écervelés sur des choses dont ils n'ont pas les premières notions; ils ont coutume de donner leur goût pour première règle, & ils ignorent que ce qu'on appelle les règles, n'est la plupart

du tems , du moins dans les bons Ouvrages , que le bon goût lui-même mis en action , c'est-à-dire , la Nature.

Il est encore nécessaire qu'un jeune-homme évite toutes les discussions de bel-esprit ; & lorsqu'il soutient une opinion , il faut qu'il le fasse sans émotion , sans chaleur , & avec des termes si mesurés , que son adversaire même soit , pour ainsi dire , fâché de croire avoir raison contre un si galant-homme. Cette urbanité n'empêche point un jeune-homme de se montrer ingénieux & pénétrant ; ses pensées & ses expressions paroîtront comme les figures d'un tableau sur un beau fond.

Un jeune-homme bien élevé ne cherchera point à être informé des mœurs & de la manière de vivre des Femmes de Théâtre ; leur profession les expose si fort à la malignité de la critique , qu'on est presque certain d'en entendre raconter bien des médisances : il ne faut voir en elles que les personnages qu'elles re-
 pré-

présentent : cette façon est plus propre à relever les images de l'imagination, que toute autre. Et j'aime mieux dire, Andromaque a bien joué, que de dire, une telle a bien fait le rôle d'Andromaque, quoiqu'il soit bon de savoir les noms des meilleurs Acteurs & Actrices, parce que c'est ce qui détermine le plus souvent à aller aux Spectacles.

Le jeune-homme fera, sur les Ouvrages de Théâtre, une observation générale: c'est que ce ne sont que des jeux de l'imagination des hommes, que les plus raisonnables ont tâché de faire servir de préservatif aux spectateurs contre le ridicule, & le funeste effet des passions; quoiqu'à dire vrai, la Raison & la Religion soient des moyens sans comparaison plus surs & plus efficaces que les plus belles Pièces de Molière & de Corneille. Je crois que le fruit qu'on recueille le plus certainement de ces ouvrages, c'est le développement du cœur-humain, la connoissance du triste jeu des mouve-

mens corrompus de la Nature, celle de nos défauts, & une certaine sublimité d'idées & d'expressions, dont on peut faire l'aplication dans des circonstances plus favorables à la Morale. Le Monde est un théâtre d'une plus vaste étendue que tous les Spectacles. Un homme dont le bon esprit dirige les réflexions, n'aura pas besoin de ces secours dangereux pour s'instruire de ce qu'il doit savoir. Dans la plupart des Pièces de Théâtre, le vice est trop limitrophe de la vertu.

ARTICLE VI.

Du Feu.

L'Homme n'est pas assez heureux pour connoître le prix du tems; & la foiblesse de sa complexion, ou la défiance de ses forces ne lui permettent pas des occupations sérieuses & assidues: il s'est donc

donc cru permis de donner, à des jeux & à des délassemens, des heures que sans ces secours il auroit absolument livrées à l'oïfiveté: comme elle a été très bien nommée la mère de tous les vices, on a cru qu'il étoit convenable de donner à des exercices agréables & à des amusemens, un tems comme abandonné; la Religion elle-même ne les exclut pas comme tels. Il y a donc des jeux & des amusemens permis, pourvu qu'ils ne soient à l'esprit que comme le sommeil est au corps; c'est-à-dire, pourvu qu'ils ne servent qu'à donner une nouvelle application aux devoirs principaux de chaque état.

Entre tous les jeux que le loisir a inventés, il y en a qu'un jeune-homme doit favoir, & que les honnêtes-gens jouent par préférence; il y en a que la Loi du Prince défend, tout bon Sujet doit s'y conformer. Mais ce que j'exige à tous les jeux, c'est qu'un jeune-homme ne s'y livre jamais avec un empresse-

ment trop marqué, qu'il effuye tous les caprices du hazard sans altération, qu'il ne fasse sentir aucun regret de la perte, & que la satisfaction d'avoir gagné soit peu sensible à l'extérieur; car lorsqu'elle est trop démontrée, outre qu'elle prouve une basse avidité, elle est une espèce d'insulte à ceux qui ont perdu. Il faut que tout bon joueur évite les moindres disputes, que sa façon de jouer & de compter soit nette; & quand il arrive quelque contestation, il doit s'en rapporter au jugement des spectateurs. D'ailleurs, je suppose que mon jeune-homme ne joue jamais qu'en bonne compagnie, il doit aussi éviter de jouer assez gros jeu, pour que la perte puisse être à charge à sa situation, & causer le moindre dérangement dans l'œconomie de ses affaires. Du reste, il faut qu'il sache perdre avec desintéressement, & payer avec noblesse, sans aucune ostentation: il ne fera, s'il est possible, ni dupe, ni subtil; mais, s'il falloit opter, il vaudroit mieux qu'il fût le premier.

A R.

ARTICLE VII.

Des Promenades.

DE tous les délassemens, & de toutes les récréations, la plus convenable à la santé de l'homme, c'est la promenade; on y respire ordinairement un air pur. Si c'est dans le Printems, on est agréablement frappé de cette espèce de résurrection de la Nature. L'émail des fleurs, les tapis de verdure, l'ombre des arbres, le chant des oiseaux, le souffle des zéphirs, tout intéresse les sens, & l'imagination reçoit mille images séduisantes qui donnent au cœur & à l'esprit les plus douces idées & les plus agréables mouvemens. Un jeune-homme peut jouir de ces plaisirs innocens & naturels; & par la bonne compagnie, il peut se rendre instructifs ces momens même qu'il passe dans un beau lieu;

lieu : c'est alors qu'il peut facilement s'éclaircir sur plusieurs faits importans qui contribuent à la beauté du spectacle de la Nature. Il ne faut pas se contenter de se promener en jeune-homme, il faut un peu se promener en philosophe, & ne pas se dévouer à n'être toute sa vie que le spectateur stupide ou distrait du lever & du coucher du Soleil, sans s'élever, comme par degrés, jusqu'à l'Auteur de l'Univers. L'Été & l'Automne fourniront de nouveaux objets; & cette diversité fera naître de nouvelles occasions pour s'instruire, en procurant de nouveaux plaisirs.

Le jeune-homme sera attentif à saluer les personnes de sa connoissance, dont la supériorité ne lui imposera pas un certain respect qui rendroit le salut trop familier. S'il est prévenu par la politesse des autres, il donnera des marques promptes de son attention : le tout se fera avec un air noble & simple, & il prendra bien garde à ne pas imiter les fausses manières.

manières, dont les originaux s'offriront souvent à ses yeux. S'il est abordé par quelqu'un, ou si ce qu'il doit aux autres fait qu'il les aborde, ces mouvemens se feront d'une manière un peu plus libre que dans un appartement; & il doit prendre garde que l'endroit où il remplira les devoirs de la civilité, ne soit pas fréquenté de façon que sa politesse devînt un embarras pour les autres: inconvénient que j'ai vu arriver souvent, au grand déplaisir de ceux qu'on oblige de s'arrêter en pareille circonstance. Il y a manière de faire tout à propos, & avec discrétion.

On voit bien que je parle ici des promenades publiques: on est délivré de toutes ces petites observations dans les particulières, où les égards sont dûs aux Maîtres & aux Maîtresses de la maison, & à leur compagnie.

A R.

ARTICLE VIII.

De l'Etude, & du Choix des Livres.

Rien n'est plus contraire au progrès des Sciences, que l'amour de l'universalité: l'esprit-humain est trop borné pour une si vaste entreprise, c'est vouloir parcourir l'Océan sans jamais vouloir prendre terre. Il est donc très essentiel à tout jeune-homme de faire choix d'une profession, & d'y ramener de bonne heure toutes ses études: il y a des choses qu'il doit savoir préféablement, les autres ne sont qu'accessaires; encore sera-t-il bon qu'elles aient un rapport avec la fin principale.

Il y a des connoissances de nécessité absolue, telle est celle de sa Religion: il y en a de nécessité morale, telle est celle des Loix fondamentales de l'Etat dont on est sujet, & la partie des Loix Civiles dont l'exercice est habituel, & fait, pour

pour ainsi dire, l'ame de la société. Les autres connoissances se déterminent selon l'état qu'on veut embrasser dans le Monde. Il sied bien à la Noblesse, qui ordinairement prend le parti des Armes, de savoir l'Histoire, les Fortifications, & les Droits du Souverain; j'y ajoute la connoissance des Langues des Nations avec lesquelles nos intérêts ont le plus de liaison. Ceux qui sont ce qu'on appelle Gens de Lettres, suivront leur goût par préférence; c'est le moyen de réussir: mais on distinguera toujours ceux dont les veilles & les travaux peuvent contribuer à l'utilité publique, de ceux qui ne feront qu'entretenir mollement l'oïveté d'un grand nombre de personnes de toutes conditions.

On doit peser le mérite des Livres, & éviter le desir immodéré d'en lire beaucoup. Un jeune-homme doit commencer par acquérir la connoissance des meilleurs sur chaque matière; ils sont
connus,

connus, & s'en tenir là: par cette méthode il abrègera bien du chemin, & évitera une prolixité plus dangereuse au jugement, que propre à le former: mais sur-tout il aura soin de lire avec un certain ordre, sans quoi il entassera mille choses avec confusion, que toute sa vie il ne pourra débrouiller; ses idées diverses se croiseront; d'où naîtra une incertitude d'esprit, qui insensiblement le jettera dans une espèce de Pirrhonisme. C'est au sage conducteur de chaque jeune-homme à lui montrer la route qu'il doit suivre toute sa vie; c'est peut-être la principale obligation qu'il lui aura, & qui lui sera la plus utile.

ARTICLE IX.

De l'Esprit de Société.

NOus avons un avantage sur les Peuples Orientaux, qui exige de notre

tre part plus de délicatesse & plus de finesse d'expression dans nos entretiens; c'est de trouver les Femmes dans la société. Cette rencontre des deux sexes qui se doivent certains égards, & qui se donnent mutuellement de l'émulation, sert à épurer au moins la forme extérieure de notre commerce, & à donner un nouvel essor à notre esprit. Je crois que l'un & l'autre sexe y trouve son intérêt, si ce n'est pas toujours du côté du moral, c'est du moins du côté de la politesse; ce qui forme, au coup d'œil, un spectacle très agréable. Il ne faut souvent qu'une Dame seule pour donner le ton à un cercle d'hommes. Je suppose qu'elle ait de l'esprit, vous les voyez civils, honnêtes, circonspects, traiter les matières avec un certain goût que donne le desir de plaire; tous s'efforcent de mériter son suffrage. Otez cette Dame, la conversation devient bruyante, chaque homme reprend un ton plus vif, & soutient son opinion

C

avec

avec une fermeté qui dégénère bientôt en opiniâtreté. On peut donc avancer comme un principe certain, qu'il est avantageux à la société que les Dames y soient admises. Or, pour être agréable à cette société, le secret unique c'est que les autres soient contents de nous & de nos manières; & pour arriver à ce but, le ressort le plus puissant, c'est de donner occasion à ceux avec lesquels nous conversons, d'être satisfaits d'eux-mêmes; en un mot, c'est un sacrifice de son amour-propre à celui d'autrui. Le détail de cette maxime est immense; mais, je le répète, c'est peut-être l'unique moyen de réussir, sauf cependant les droits de l'honneur & de la franchise, qu'on doit toujours respecter par préférence.

Je n'en dis pas davantage sur ce sujet, m'étant proposé dans ce petit Ouvrage d'être laconique, & de laisser à la réflexion les conséquences de mes opinions.

A R.

ARTICLE X.

*De la manière dont un Jeune-homme doit
s'entretenir avec les Etrangers.*

EN ne consultant que la Nature, nul homme ne doit être étranger à un autre, ils sont tous unis par l'égalité de l'origine : la Philosophie, ou bien la Raïson dégagée des préjugés, pense de même. Sous ce premier aspect, tout homme doit être précieux à un autre. Reste le point de vue de la politique & de l'intérêt, qui ont divisé dans l'ordre civil ce qui étoit égal. Il faut qu'un jeune homme qui voyage dans les Pays étrangers, conserve toujours ces premiers sentimens qu'il doit à l'Humanité, & qu'ils soient dans son cœur comme le principe de toutes les idées successives que lui occasionneront l'inégalité des Coutumes, des Modes, des Loix, & des Gouvernemens.

Un jeune-homme se garantira par préférence de vouloir ramener les usages des Peuples à ceux de sa Nation. Comme il y a une politesse de société nécessaire pour vivre agréablement avec ses compatriotes, il y a, pour ainsi dire, une politesse d'universalité pour bien vivre avec tous les hommes. Un jeune-homme doit donc éviter tout ce qui peut réveiller l'amour-propre des Nations, & exciter des disputes sur leurs Loix, leurs Coutumes, leurs Gouvernemens, & leur Religion. Il doit ne rien négliger pour s'instruire à fond de toutes ces choses, mais il faut qu'il renonce à toute réflexion critique avec ceux qui peuvent lui donner des lumières & des connoissances là-dessus. Il doit oublier, pour ainsi dire, le lieu de sa naissance, pour ne songer qu'à l'homme en général; il sera toujours tems de faire ses remarques, & de condamner ou d'approuver ce qui lui aura paru ridicule ou raisonnable. Mais ce qu'il est nécessaire

faire

faire qu'il pratique exactement, c'est d'effacer les impressions de l'habitude. On s'accoutume facilement à désapprouver ce qui ne se rapporte point à nos usages, sans se donner la peine de discuter, d'examiner & de réfléchir, toutes choses nécessaires, avant que d'oser prononcer un jugement. Un jeune-homme bien disposé s'apercevra bientôt que l'esprit, la raison & la sagesse sont de tout Pays. Il verra par-tout des défauts & des vices; mais il concevra bientôt, que tous les hommes penseroient de même s'ils étoient dégagés de passions & d'intérêt. Je parle des Peuples éclairés, & qui ne sont pas sous le joug unique de la Nature corrompue.

Je me ressouviens toujours, avec une espèce d'enchantement, de ce que me fit l'honneur de me dire le digne & respectable Ambassadeur d'un grand Monarque: „ Il ne faut, *dit il*, que deux „ vérités pour réunir tous les hommes „ dans ce Monde, & tous les Peuples

„ en conviennent : c'est de reconnoître
 „ un Dieu , l'adorer , & aimer son pro-
 „ chain. Mais la distance de la théorie
 „ à la pratique gâte tout ; & les Na-
 „ tions trouvent le funeste secret de fai-
 „ re servir la Religion & la Politique à
 „ leurs passions , d'où naissent presque
 „ tous les désordres & les troubles.”
 Cette réflexion me charma de la part
 d'un grand-homme , dont la Religion
 ne s'est pas établie avec tant de man-
 suétude.

A R T I C L E X I.

De la Générosité.

JE n'entens pas , par générosité , ce
 desir intempéré de répandre son ar-
 gent avec une sorte d'ostentation , afin
 de faire dire de soi qu'on est généreux ;
 encore moins cette profusion , qui n'a
 d'autre objet que la satisfaction de nos
 plaisirs. Il n'y a point d'action vertueu-
 se,

se, quand elle a pour principe l'amour-propre pris dans ce sens. Je conçois, par générosité, l'art d'user de son bien d'une manière que nos égaux, & ceux qui ont besoin, en soient satisfaits, & même nos supérieurs en certaines occasions : c'est, à proprement parler, un détachement raisonnable de l'or & de l'argent, qui fait que, lorsqu'il s'agit de donner, cela s'exécute d'une manière noble avouée par le cœur. Les dissipateurs sont rarement généreux; ils cèdent au plaisir immodéré de suivre leur goût; & tel dépense tout son bien à ces frivoles usages, qui n'a jamais fait une action généreuse. Le plaisir de donner est si flatteur, que j'ai toujours été surpris qu'il y eût des avarés; mais ce plaisir doit être conduit par la justice & par la prudence, pour le choix des occasions & des personnes; & c'est-là ce que j'appelle générosité: en un mot, ce sentiment élève l'ame au dessus de toutes les richesses du Monde; l'homme généreux

n'en connoit le prix que pour être juste & libéral. Cette vertu empêche de devenir opulent par des voies basses & illégitimes, & elle nous met en garde contre l'abus qu'on pourroit faire des richesses, par une dépense folle qui conduiroit à une triste nécessité : desorte que la générosité, bien entendue, s'éloigne également d'une ridicule prodigalité, & d'une avarice fardide.

ARTICLE XII.

De la Timidité.

LA timidité est une poltronnerie de l'esprit, qui trouble ses facultés, & qui les décompose si bien, qu'un jeune-homme, quoiqu'instruit d'ailleurs, paroît stupide, & ne fait rien dire avec grace : c'est un défaut qui doit se corriger, moins par les conseils de l'amour-propre, que par ceux de la raison. L'effronterie, qui est le défaut opposé, est en-

encore plus insupportable : c'est la modestie qui tient le milieu ; elle nous laisse toute la liberté nécessaire pour nous présenter & nous expliquer facilement, sans donner, à nos manières & au ton de notre voix, ces marques extérieures de présomption qui blessent toujours ceux à qui nous parlons ; en quoi on peut dire que les présomptueux manquent d'adresse. Quand même la modestie ne seroit pas une vertu morale, elle seroit au moins une vertu politique, puisqu'avec elle on est presque certain de vaincre l'esprit & le cœur ; but que tout homme raisonnable doit se proposer quand il parle. Il résulte de cette réflexion, qu'un jeune-homme doit s'attacher à étouffer ces troubles intérieurs qui sont les effets de la timidité : la bonne compagnie lui donnera successivement cette honnête confiance qu'on doit avoir avec les personnes spirituelles & polies.

ARTICLE XIII.

Des graces extérieures du Corps.

Q Uoique le véritable mérite de l'homme consiste dans les qualités du cœur & de l'esprit, & que les agréments du corps ne soient regardés que comme des dons de Nature, qui selon la droite Raïson ne devoient attirer ni louange, ni admiration, cependant on a de la peine à se défendre d'un extérieur aimable ; & tout le monde éprouve le pouvoir de cette éloquence muette, qui n'est autre chose que la manière de présenter notre démarche, nos gestes & nos attitudes. Il convient donc qu'un jeune-homme ne dégrade pas ces dons de la Nature s'il les a reçus, & qu'il corrige, autant qu'il dépendra de lui, les disgraces de sa figure. Je sai bien qu'un petit homme ne peut se rendre grand, ni un bossu se

se

se redresser ; mais ils peuvent , par les exercices , acquérir une certaine souplesse , qui fait oublier ou qui diminue , au moins à nos yeux , les défauts de leur constitution. On voit souvent des personnes assez heureuses pour réparer par l'art les fautes de la nature , & acquérir ce qu'on appelle un air noble , presque toujours préférable à mille figures communes , quoique d'ailleurs plus régulières.

Qu'on ne croie pas que je veuille insinuer , par l'art , la permission d'employer ces basses & molles affectations de vouloir paroître beau. La beauté dont je parle est bien éloignée de ces fades mignardises dont on ne voit que trop de modèles. Je parle de cet air libre , mâle & facile , qui annonce la générosité & la franchise de l'ame , & de cet extérieur exempt d'une contrainte stupide ou ridiculement affectée. En un mot , je ne veux faire ni des Narcisses , ni des Adonis : les Armes , la Danse , l'Exercice du Cheval , sont les moyens que je propose.

AR.

ARTICLE XIV.

De la Discretion.

LA discretion est l'art de ne rien dire qu'à propos : cela s'étend si loin dans la société, qu'à mesure que l'esprit se développe, il apperçoit la vaste étendue de la discretion : plusieurs y manquent faute d'intelligence, quelques-uns de dessein prémédité : ceux-ci sont les plus mauvais ; mais les uns & les autres sont à craindre ; & les gens d'esprit se tiennent en garde contre ces deux espèces. Il seroit impossible de détailler toutes les occasions de la vie qui exigent de la discretion ; il faut avoir vécu pour le savoir & le sentir. Tout ce qu'on doit inculquer à un jeune-homme, c'est de n'être jamais pressé de parler, de réfléchir avant que de produire au dehors, & de ne rien dire dont il puisse résulter le plus léger inconvénient.

Il faut sur-tout qu'un jeune-homme évite le ton railleur, quand il auroit l'esprit assez vif pour exprimer d'aimables saillies: il vaut mieux renoncer à cette petite gloire, que d'acquérir la réputation d'un caustique, & d'un homme qui aime mieux un bon-mot que ses amis.

Ce qui regarde les Femmes, est encore un sujet bien délicat; c'est, à leur égard, que la discrétion est essentielle jusques dans les plus petites choses: les occasions d'en parler se présentent souvent; il sied bien à un jeune-homme de n'en jamais rien dire qui puisse être mal interprété. Je dis plus: s'il veut réussir, il doit même parler avec ménagement de celles qui ne se sont pas ménagées avec le public. Enfin, on pêche bien rarement par trop de discrétion, & le contraire arrive tous les jours.

A R-

ARTICLE XV.

*De la Complaisance, de la Flaterie,
& des Louanges.*

LA complaisance n'est que la politesse des mœurs mise en action ; c'est une déférence aux sentimens & aux desirs des autres : elle a ses bornes ; elle ne s'étend point sur les actions qui sont du ressort immédiat de quelque vertu. Ce ne seroit pas une complaisance que de trahir la justice & la vérité , mais une lâcheté criminelle. On n'est libre, à proprement parler, de déférer aux autres , que dans les occasions où le *oui* & le *non* ne peuvent préjudicier à personne, ni à aucun acte moral. Il s'en rencontre souvent de cette espèce dans la société : ce sont celles-là que je propose à un jeune-homme, pour donner des marques de la docilité de son caractère : on peut dire qu'alors la forme & le

le fond de ses sentimens lui appartient, & qu'il en peut faire un sacrifice; mais quand il s'agit de la vertu ou de la vérité, je ne lui recommande que la forme du triomphe qu'il leur doit; & comme le trop de vivacité dans l'expression, & la véhémence dans les tons, ne font point des preuves, & font souvent sortir l'esprit de la sphère du jugement, je le prie de faire toujours usage de la modération. On ne persuade pas par les efforts de la voix; & un sophisme soutenu avec force de poumons, n'en acquiert pas plus de solidité. Mon dessein n'est pas d'inspirer la flaterie; mais quelles sont les bornes de la complaisance? On pourroit dire qu'elle finit où la flaterie commence: ceci demande une grande précision; le cœur en sent mieux la différence, que l'esprit ne peut l'exprimer; je vai cependant tâcher de m'expliquer. Lorsque j'établis pour maxime, que la complaisance est une qualité nécessaire dans la société, j'entens par là
 que

que l'amour-propre d'autrui doit l'emporter sur le nôtre, & cela sans autre vue que de rendre le commerce de la vie plus agréable. Si l'on veut étendre cette vue simple, & qu'on ait dessein de séduire le cœur de celui auquel on défère par quelque motif d'intérêt, cette intention seule fait dégénérer la complaisance en flatterie; desorte que, pour user d'une comparaison, la complaisance & la flatterie ressemblent à deux belles Femmes, dont la première étant vertueuse ne veut faire aucun usage de ses attraits, ou, pour mieux dire, elle les possède sans y penser; & la seconde, est une belle Femme, qui profane ses graces par des desseins illégitimes.

L'art de louer est encore un art bien délicat; il exige, selon les circonstances, ou beaucoup de naïveté, ou beaucoup de finesse. Je crois qu'un jeune-homme doit rarement entreprendre de louer, jusqu'à ce qu'il ait acquis un certain usage du monde; car, quoiqu'il soit vrai que peu
de

de personnes soient assez modestes pour être à l'abri d'une louange préparée, il n'y a presque que ceux qui n'en méritent point qui osent la recevoir sans affaïsonnement. Je voudrois d'abord qu'on ne s'exprimât jamais que relativement à la manière dont on est affecté: cette condition seule étant bien suivie, retrancheroit un grand nombre d'éloges: & je desirerois ensuite, qu'on fût bien persuadé que plus la louange est forte & directe, moins elle est pénétrante. A parler exactement, la louange n'est permise qu'autant qu'elle est un tribut légitime d'un mérite reconnu; & ce tribut n'est précieux, qu'autant qu'il est sincère & desintéressé: ces deux qualités réunies, ne seront jamais d'intelligence avec l'hyperbole & la fadeur, qui déplaisent si fort aux honnêtes-gens.

ARTICLE XVI.

Du Respect dû aux Gouvernemens.

ON trouve dans le Monde la même licence sur les Gouvernemens que sur la Religion. Les Esprits qui se disent libres, pour adoucir le terme qui les caractérise, interrogent plus souvent, dans ces matières, la passion que la raison; & ce qu'il y a de singulier, c'est que la plupart des Auteurs qui ont traité du Gouvernement des États, ont écrit contrairement à celui auquel ils étoient soumis par la naissance: ainsi Hobbes, quoiqu'Anglois, a étendu le Pouvoir Monarchique à un degré de despotisme que le Grand-Seigneur même ne voudroit pas admettre.

Le principe invariable qu'un jeune-homme doit suivre, c'est de reconnoître comme juste la forme de Gouvernement auquel la Providence l'a soumis, & d'y con-



conformer toutes ses actions dans la pratique. Cette nécessité de police ne doit pas rendre son intelligence esclave au point qu'elle n'ose remarquer des défauts dans les Loix & dans leur administration. Comme toutes les choses d'institution purement humaine, sont marquées au coin de la fragilité, il reconnoitra sans peine, que, dans tous les Gouvernemens, il y a des endroits foibles: mais je desire que ces réflexions se fassent philosophiquement, & que sa théorie n'ait d'autre objet que de ramener toutes les idées à la vérité, & au bonheur du Genre-humain.

Un jeune-homme évitera donc, avec grand soin, tout genre d'altercation sur la préférence des Monarchies, des Républiques, des Etats mixtes; & il faut qu'il soit convaincu que chaque Nation a choisi ce qui convenoit le mieux à ses mœurs & à ses besoins, de manière que, s'il veut bien balancer toutes les raisons, & faire attention à la diversité

des esprits & des climats, du moins des Païs policés, je ne fai pas s'il fera jamais en état de porter un jugement certain sur cette matière.

Cette réflexion seule doit rendre un jeune-homme bien circonspect, surtout avec les Etrangers; car il doit présumer, dans chaque Peuple, le même zèle pour sa forme de Gouvernement qu'il doit avoir pour le sien: ce même degré d'amour-propre s'allume promptement, & deviendroit bientôt une source de division & de rupture, que tout homme sage doit éviter.

Toutes les Souverainetés ont la même origine; il n'appartient pas à ceux qui y sont soumis, d'examiner s'il est raisonnable d'en observer les loix & les maximes; c'est une question décidée par les motifs les plus puissans, la Religion & la Politique. Les bornes du raisonnement sur ces matières, ont été marquées par la prudence & par la sagesse; ceux qui les enfraignent sont reprehensibles.

hensibles; & s'ils en parlent ou en écrivent d'un ton à ébranler les fondemens de la Société, ils sont criminels de lèze-majesté publique & particulière.

Ce sont donc de vaines disputes que toutes celles qu'on fait sur la forme des Gouvernemens; elles sont de l'espèce de celles des Ecoles, qui ne sont propres qu'à échauffer les esprits sans les éclairer; & il n'est jamais prudent de parler de ces matières, qu'avec des personnes dont la bonté du cœur nous est caution du caractère. Un jeune-homme concevra donc sans peine, qu'il doit être retenu sur la politique générale des Etats: mais il doit en même tems sentir qu'il doit l'être encore plus sur la politique particulière de celui dont il est sujet.

Les Etats sont sujets à des changemens dans le Ministère; ces révolutions occasionnent toujours des réflexions & des raisonnemens: dans ces circonstances, un homme sage ne doit jamais s'ex-

pliquer selon son sentiment particulier, l'intérêt de l'Etat, qu'il doit toujours s'assurer être mieux entendu par l'Autorité Souveraine que par lui, doit le décider & donner le ton à ses sentimens. Si d'ailleurs il affectionne quelque citoyen disgracié, il doit, par son silence, concilier la part qu'il prend à son malheur, avec ce qu'il doit à la Patrie. Je suppose ce citoyen plus infortuné que coupable; car, dans ce dernier cas, tout principe d'amitié & d'estime doit être détruit; c'est un sacrifice qu'exigent la Raison & le Bien-public.

Un jeune-homme doit donc se hasarder rarement à discourir des intérêts des Princes & des Nouvelles publiques: la passion anime presque toujours ceux qui en parlent, & rarement la justesse, la connoissance & la vérité: il est toujours prudent, dans ces matières, de parler peu, d'écouter avec discrétion. Il faut enfin que le cœur & les sentimens soient pour l'avantage & la gloire de la Patrie

Patrie liés nécessairement avec ceux du Souverain; mais il faut aussi que l'esprit ne les dégrade pas par des discours peu mesurés & peu réfléchis.

ARTICLE XVII.

Du Point-d'honneur.

LE préjugé d'une Nation entière est si redoutable, que la Raison n'ose se flater de le combattre avec succès: le pouvoir des Loix & de la Religion peut bien ralentir ses pernicieux effets, mais il n'en détruit pas la cause. Quelle ressource reste-t-il donc pour ramener une Nation à la Vérité? Faudra-t-il que la Raison se taise, & que, par une espèce de découragement, elle paroisse abandonner le champ de bataille à son ennemi? Non sans doute.

Le point-d'honneur, cette source ancienne & féconde de la perte de tant

de braves citoyens, est un de ces préjugés de Nation si difficile à vaincre: il commence par un amour-propre mal entendu, il est soutenu par l'opinion des autres, & finit par la vengeance & par la fureur. Comment est-il possible que l'assemblage de tant de passions ait pu acquérir le faux nom d'honneur?

Tous les hommes appartiennent à Dieu & à la Patrie: cette double dépendance leur impose la nécessité de conserver leur vie, comme un bien dont ils ne font que les dépositaires; & de-même que le *Suicide* est regardé comme un crime honteux & lâche, il est de-même défendu d'exposer la vie d'un citoyen ou la sienne pour réparer un affront particulier: les Etats & les Souverains ont droit d'arrêter ces excès, de les qualifier, & de se rendre les juges de l'honneur des citoyens.

Quel est donc le principe contradictoire à ces maximes, qui a rendu si difficile, dans la pratique, sur-tout dans
notre

notre Noblesse , la suppression de cet abus aussi cruel que funeste ? L'honneur ne consiste-t-il pas dans la fidélité qu'on doit à son Dieu , à son Prince , à sa Patrie , & dans l'exercice de la Vertu ? N'est-ce pas une honte que d'ériger en valeur la colère & la férocité ? Le courage héroïque ne consiste pas dans le mépris de la mort , mais dans le motif qui l'inspire . Un homme qui court à la vengeance d'un ressentiment particulier , ne s'élève point au dessus des idées vulgaires , & il sacrifie tout à la fois à son amour-propre , la Religion , le Souverain , la Patrie , & sa Famille : c'est donc un amour-propre mal entendu . Faites donc taire , dira cet homme offensé , la voix publique ; étouffez la voix de ce vieux tyran indépendant de toutes les règles , le préjugé ; sans quoi , malgré toutes vos réflexions , je suis deshonoré si j'adopte vos maximes . C'est précisément au préjugé que j'en veux , ce préjugé que je soutiens extravagant ; &

je plains celui qui croit devoir en être la dupe.

Je conçois que chaque particulier a droit sur sa réputation, & qu'il en est le conservateur naturel; que la Patrie & le Souverain ne doivent confier leurs intérêts & leur gloire qu'à un homme d'honneur & de résolution. Les Grecs & les Romains pensoient de-même; ils avoient, sur la valeur, des idées aussi sublimes que les nôtres; cependant nous ne voyons point dans l'Histoire, qu'ils essayassent leur bravoure l'un contre l'autre: l'Autorité Souveraine décidoit des offenses & de la réparation. La Raison a donc droit de s'inscrire en faux contre ce préjugé, & de le regarder comme l'effet d'un tempérament fougueux, fortifié par l'usage, & presque annobli par le caractère des personnes qui s'y livrent. Un jeune-homme, plein de ces réflexions, se fera un bouclier de sa prudence, pour se garantir de ces fatales circonstances, où il se croira obligé de balan-

balancer entre le préjugé & les Loix divines & humaines; & si, malgré sa retenue & sa discrétion, il se trouve comme rapidement entraîné dans une de ces tristes occasions, il doit savoir que que la seule ressource qui lui reste dans l'Ordre Civil, c'est la grace du Prince, lorsque l'insulte qu'il a essuyée est de nature à ne lui avoir pas laissé un instant pour la réflexion: mais, dans l'Ordre Moral, je n'en connois point s'il succombe.

ARTICLE XVIII.

De la Religion.

J'Aurois dû commencer par ce chapitre uniquement essentiel, puisque la Religion bien entendue renferme tout. Mon dessein n'est pas de traiter de cette matière importante; je veux seulement avertir un jeune-homme avec quelle

cir.

circonspexion il doit s'en expliquer dans le monde: les occasions d'en entendre parler avec licence ne seront que trop fréquentes, & c'est contre ce scandale que je cherche à le préparer. Pour peu qu'il ait de lumières & d'intelligence, il sentira bientôt que rien ne prouve mieux la nécessité d'un Tribunal infallible, que la diversité des opinions, des sectes, & des égaremens de la Raison: il apprendra comment les Vérités Evangéliques sont parvenues jusqu'à nous sans altération, malgré les nuages dont certains esprits téméraires & faux philosophes ont tenté de l'obscurcir dans tous les siècles; il connoîtra que tous ces prétendus Esprits-forts, ces Déistes, ces Matérialistes, ces Sociniens, ces Spinozistes, ces Pirrhoniens, n'ont pas même, dans leurs erreurs, le ridicule avantage de la nouveauté; & que tous leurs systêmes ne sont qu'un tissu de contradictions & d'absurdités, qu'il suffit d'opposer pour les détruire, & pour confondre leurs défenseurs.



fenseurs. Il évitera les discussions avec ces fortes d'Esprits, qui n'admettent ni principe, ni autorité : convaincu intérieurement de la foiblesse de l'Esprit-humain, quand il n'a d'autres guides que ses lumières naturelles, sa raison le mènera du moins jusqu'à la porte du Sanctuaire, & le soumettra à la simplicité de la Foi ; & loin qu'il déroge à son intelligence par cette soumission, il deviendra véritablement un Esprit-fort, c'est-à-dire, en état de résister à tout vent de fausse doctrine, & à ces erreurs soutenues quelquefois avec une ressemblance capable de séduire, & où tout l'art d'une fausse Dialectique est employé pour tromper un lecteur mal précautionné. Enfin, un jeune-homme instruit sera convaincu, par l'enchaînement des vérités, depuis la création du Monde jusqu'à nous, que ce concert admirable, sublime, & successivement développé, des Patriarches, des Prophètes, de J. C. & des Apôtres, ne peut être que

l'ou-

l'ouvrage du Dieu que nous adorons ; & il méprisera également tout ce que les prétendus Philosophes anciens & modernes ont imaginé & imagineront encore pour le combattre.

La pratique de la Morale Evangélique , en reprimant les passions de notre jeune-homme , facilitera encore sa croyance. On croit sans peine ce qu'il est avantageux de croire. La plupart des Esprits-forts qui nous reprochent nos prétendus préjugés , ne s'apperçoivent pas sans doute qu'ils en sont plus la victime que qui que ce soit : le desir de concilier l'affervissement à leurs passions, l'orgueil de leur raison , & leur témérité de penser , avec la tranquillité de leur cœur , est le préjugé favori d'où dérivent toutes leurs opinions hasardées : aussi n'y en a-t-il point de si extravagante qu'on l'a supposée , qui n'ait trouvé son défenseur. En faut-il davantage pour ramener & pour fixer les hommes à leur intérêt principal ? Je veux dire ,
à la

à la Vérité, immuable, & éternellement indépendante de toutes leurs ridicules controverses.

A R T I C L E. XIX.

De la Superstition.

LA Superstition dégrade l'idée de la Divinité; elle deshonne ses attributs, elle est le caractère des Esprits foibles. Le Superstitieux est la victime de la crainte, contre laquelle il se rassure par des motifs aussi fragiles que ceux qui l'avoient intimidé: jouet perpétuel de son imagination, il adore tout ce qu'elle lui présente sous des apparences sacrées, quoique prophanes dans le fond: il adopte toutes les fables comme des histoires; & sa crédulité est telle, que, confondant ce qui devoit en être l'unique objet avec mille puérités, on peut affurer qu'il est sans Foi comme sans Raïson.

Raison. Le Superstitieux abandonne les maximes essentielles, & faitit avec avidité les pratiques nouvelles & singulières qui sont analogues à sa façon de penser: la sublimité de la Religion ne touche point la foiblesse de son ame, il n'a pas le courage de s'élever jusques-là; &, toujours accablé sous le poids de mille honteux préjugés, il vit & meurt misérable.

Un jeune-homme doit s'exercer sur les grands principes, se défier des routes obliques, éviter ces fausses spiritualités qui tiennent à de petits objets, & qui font de la Morale un système purement intellectuel, & qui, ne laissant rien pour la pratique, dégénère en folie, & quelquefois en vices.

L'Évangile est le même pour les Grands & pour le Peuple, pour les Savans & pour les Simples; chacun peut y puiser selon le degré de son intelligence, & tous y trouvent la source des vertus: tout ce qui s'écarte de ce Livre
fon-

fondamental est plus que suspect; le sens en a été fixé par un Tribunal infailible, & mis à portée de tous les esprits: en un mot, ce Livre est, comme l'Auteur de notre divine Religion, *tout à tous*. Les notions sublimes que ce Livre donne de la Divinité, élèvent l'esprit jusqu'au Ciel: ce Livre pénètre le cœur par ses maximes, il encourage jusqu'à l'héroïsme par les exemples, il éclaire par les préceptes, & confond la raison orgueilleuse par la dignité & l'élévation de ses mystères: mystères d'une nature si merveilleuse & si supérieure à notre intelligence, qu'ils ne peuvent être que la vérité même révélée. Il n'y a rien dans l'Évangile qui puisse favoriser la Superstition; tout y parle au contraire de la puissance des Démons vaincue, des faux Prophètes, & des Magiciens reconnus & marqués à des signes certains; des Devins anathématisés, des Prestiges découverts & prédits, des petites pratiques méprisées, des apparences d'une

E piété

piété pharisaïque condamnée : enfin, il n'y a rien dans ce Livre admirable, que le vrai & le juste qui soit enseigné, par conséquent, la Raison perfectionnée par la Morale & par la Foi.

Les Libertins affectent de méconnoître les véritables traits de la Superstition, & les prêtent ordinairement à la Religion même pratiquée avec fidélité. Il est bien facile de ne pas les confondre; elles n'ont pas plus de rapport qu'on en trouve entre la grandeur d'ame & la pusillanimité : un jeune-homme instruit ne s'y méprendra jamais.

F I N.



Ha 6640 h
5

X 255070.6

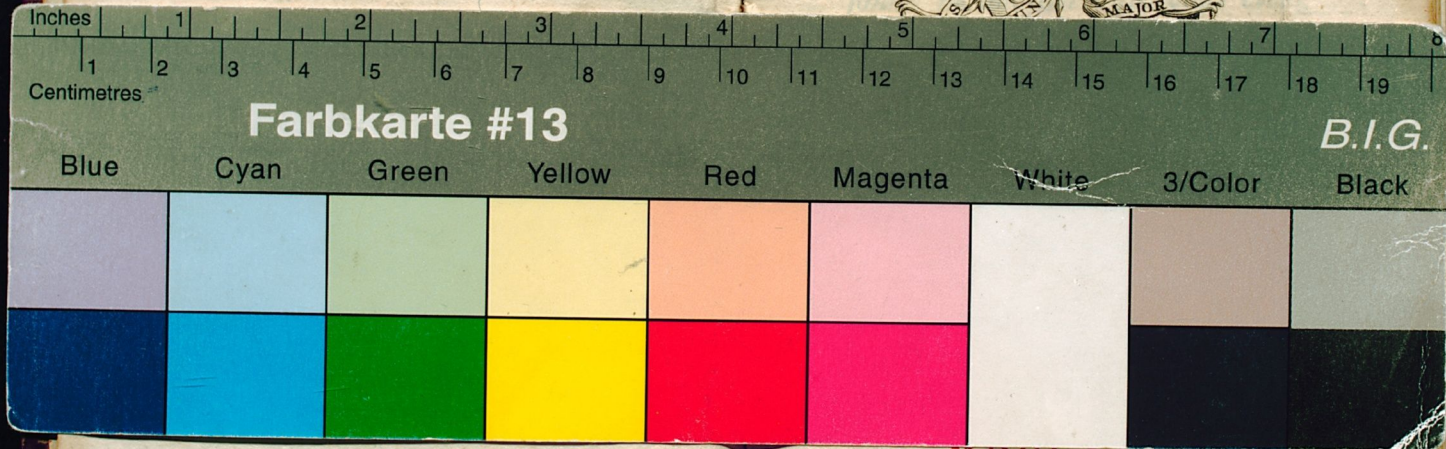






LES
ELÉMENTS
DE
L'ÉDUCATION.

ELÉMENTS
ET
PROGRÈS



M D C C L V .

